

Qu'est-ce que l'Occident ?

Notes de cours à partir du livre de Philippe Nemo, *Qu'est-ce que l'Occident*, Puf, 2013.

Table des matières

Introduction.....	3
I/ La Grèce et Rome : aux sources de l'histoire	4
1/ Le miracle grec : la cité, la science	4
a/ La naissance de la cité	4
b/ L'égalité des citoyens et la liberté sous la loi	5
c/ La science	5
d/ L'école	5
2/ Le droit romain	5
a/ L'invention d'un droit universel dans l'Etat romain pluriethnique	6
b/ Le droit privé romain, source de l'humanisme occidental	6
c/ Le personnalisme de la littérature et de la sculpture latines	6
3/ L'éthique et l'eschatologie bibliques.....	6
a/ L'éthique biblique.....	6
b/ L'eschatologie biblique	7
c/ Messianisme, millénarisme, utopisme	8
II/ La révolution chrétienne	8
1/ La révolution papale des XI ^e -XIII ^e siècle	8
a/ La révolution papale	8
b/ Les nouvelles conditions de la parousie	9
c/ La doctrine anselmienne de l'expiation et le purgatoire	9
d/ Le grand Inquisiteur.....	9
e/ La question de la transmission des textes	9
2/ L'avènement des démocraties libérales	10
a/ Le libéralisme intellectuel	10
b/ La démocratie.....	10
c/ Le libéralisme économique	11
d/ Polycentricité et ordre	11
e/ Etat de droit et polycentricité : Hayek	11

Une théorie de la catallaxie	12
La constitution de Hayek	12
Créer un bicamérisme fonctionnel	13
3/ Les adversaires de la démocratie libérale.....	14
a/ Les réactionnaires	14
b/ Les révolutionnaires	15
c/ Hegel	15
d/ Le socialisme comme régression dans l'histoire culturelle de l'humanité	16
III/ Les frontières de l'Occident	17
1/ L'universalisme occidental	17
a/ Démocratie libérale, division du savoir et productivité	17
b/ L'explosion démographique et sa signification	17
c/ Valeur universelle de la société de droit et de marché	18
2/ Les frontières de l'Occident.....	18
3/ Identité et culture de l'Occident.....	23
a/ Identité et culture dans la pensée des papes	23
b/ La question migratoire	25
Conclusion : Europe, la voie romaine	25
1/ La romanité comme modèle.....	25
2/ La romanité religieuse : l'Europe et le judaïsme	26
3/ La romanité culturelle : l'Europe et l'hellénisme	27
4/ L'Eglise romaine	27
5/ L'Europe est-elle encore romaine ?	29

Introduction

La civilisation occidentale se définit par l'Etat de droit, la démocratie, les libertés intellectuelles, la rationalité critique, la science et une économie fondée sur la propriété privée. Tout cela n'est pas naturel, mais sont le produit d'une longue construction historique.

La morphogenèse culturelle de l'Occident est marquée par 5 événements essentiels :

- 1/ L'invention de la cité, de la liberté sous la loi, de la science et de l'école par les Grecs.
- 2/ L'invention du droit, de la propriété privée, de la personne et de l'humanisme par Rome.
- 3/ La révolution éthique et eschatologique de la Bible : la charité dépassant la justice, la mise sous tension eschatologique d'un temps linéaire, le temps de l'Histoire.
- 4/ La révolution papale des XIe XIIIe siècle, qui a choisi d'utiliser la raison humaine sous les deux figures de la science grecque et du droit romain pour inscrire dans l'histoire l'éthique et l'eschatologie biblique. C'est la première synthèse d'Athènes, de Rome et de Jérusalem.
- 5/ La promotion de la démocratie libérale accomplie par les grandes révolutions démocratiques des XVIIe XVIIIe siècle. Le pluralisme se révèle le mode d'être le plus efficient dans les domaines scientifiques, économiques et politique. Cela permet à l'Occident de générer la modernité.

I/ La Grèce et Rome : aux sources de l'histoire

1/ Le miracle grec : la cité, la science

a/ La naissance de la cité

Vers 1200 av. J.-C. Destruction des monarchies de Mycènes. Suit des siècles obscurs, d'où émerge une nouvelle civilisation à partir du VIII^e siècle : la cité.

La cité marque la crise de la souveraineté. Le roi de Mycènes a un pouvoir magique et religieux. Désormais les fonctions royales sont exercées par des magistrats. Le pouvoir politique est devenu collectif. Cela marque l'apparition d'un espace public. Le pouvoir du roi était secret, il était enfermé dans le secret du palais. Le pouvoir des magistrats est public, il est visible sur la place publique. C'est l'apparition de l'agora. Les lois sont mises par écrit. Parce que le pouvoir est exposé sur l'agora, alors il peut être jugé et remis en cause. La législation doit convaincre l'assemblée pour pouvoir s'imposer. La coercition et la force disparaissent.

La cité assure aussi l'égalité devant la loi. Les hommes sont égaux parce qu'ils combattent dans la phalange hoplitique. Le citoyen apparaît : il est égal en droit, en raison et en dignité.

La religion se métamorphose. La religion devient verticale : elle soude les hommes à Dieu, alors qu'auparavant elle était horizontale : elle soudait les hommes entre eux. Ce n'est plus le mythe qui assure l'ordre social, mais la police donc l'Etat. La religion change de nature : le culte est subordonné à l'Etat, c'est le développement des cultes poliades liés à la cité et à son territoire. C'est donc la neutralisation du religieux : c'est le politique qui commande le religieux et non plus l'inverse, comme dans les sociétés archaïques.

Par réaction à cela apparaissent des formes privées de religiosité : les confréries, les spéculations philosophiques, ce qui donne la religion.

La distinction physis / nomos. Si la loi est humaine, alors elle peut être modifiée et donc l'ordre social peut être soumis à la critique et au changement. C'est donc l'apparition de la politique, c'est-à-dire une discussion sur les pratiques mêmes de la vie sociale. Pour cela, il faut prendre conscience que l'ordre social est autonome par rapport à l'ordre naturel. On prend donc conscience qu'il y a un ordre transcendant et intangible qui est la nature (la physis) et un ordre social changeant et mouvant, artificiel, créé par les hommes, qui est le nomos, qui résulte d'une convention.

b/ L'égalité des citoyens et la liberté sous la loi

Il y a donc un gouvernement par la loi et une liberté individuelle. C'est la liberté civique inventée par les Grecs, qui est au fondement de tous les Etats modernes.

Le régime de liberté, ce n'est pas un régime où les ordres sont donnés au nom de tous, mais où les règles sont générales et ne correspondent pas à des ordres particuliers (Aristote). Les Grecs n'ont pas inventé la démocratie mais l'Etat de droit.

En construisant l'homme abstrait qu'est le citoyen, alors on permet aux étrangers de s'agréger à la cité et d'en faire partie. La cité ne repose pas sur une ethnie ou une famille, mais sur une communauté de vie.

c/ La science

Cité et science s'appellent l'une l'autre. Quand s'affirme l'Etat civique, alors la religion archaïque ne pèse plus sur les consciences, les hommes peuvent adopter d'autres religions et donc réfléchir sur le sens du sacré et sur l'ordre du monde. Le cosmos n'est plus dépendant de la religion mais il peut être scruté, examiné et discuté. C'est le début de l'école de Milet : Thalès, Anaximandre, Anaximène.

Les autres civilisations pouvaient avoir beaucoup de connaissances, mais elles n'étaient pas capables de bâtir des théories scientifiques, c'est-à-dire de dégager les lois de la nature. C'est aussi la naissance de l'histoire, où Thucydide et Polybe essayent de dégager ses lois et de comprendre comment les acteurs agissent.

d/ L'école

Il y a des écoles là où il y a une science à transmettre. « Les sociétés archaïques n'ont pas d'écoles, elles n'ont que des rites et procédures d'initiation. » p. 19.

La science libérale impose de créer un espace où l'on peut la transmettre et former les nouvelles générations. Ce lieu, c'est l'école. L'école inventée par les Grecs est reprise telle quelle par les Romains. C'est la paideia ou l'humanitas, c'est-à-dire la culture. C'est l'idéal d'une humanité qui ne s'accomplit qu'en pratiquant les lettres et les sciences.

2/ Le droit romain

Les Grecs ont inventé le gouvernement de la loi. Le droit doit permettre aux hommes de vivre en harmonie, notamment en délimitant le tien et le mien. Les Romains ont

inventé le droit privé, ce qui change complètement la conception que l'on se fait de l'homme et de la personne humaine.

a/ L'invention d'un droit universel dans l'Etat romain pluriethnique

Rome est devenu un Etat cosmopolitique. Les stoïciens inventent le concept de cosmopolitisme : l'humanité constitue une communauté unique partageant une identique nature humaine. Les lois de cette communauté reposent sur la loi naturelle. Cela rejoint la république de Cicéron. La loi naturelle permet de mettre d'accord des hommes issus de cités différentes. Si la loi positive diverge, la loi naturelle est identique pour tous. La définition du droit romain se fait du 1^{er} siècle av JC au III^e après. Rome voit donc l'émergence du droit civil, socle de tous les droits occidentaux.

b/ Le droit privé romain, source de l'humanisme occidental

Le droit romain permet de définir la propriété privée. Donc de définir ce qui m'appartient et ce qui appartient à l'autre. Donc il invente la personne humaine individuelle, un ego, qui ne peut pas se confondre avec les autres. Le droit romain est donc la source de l'humanisme occidental.

c/ Le personnalisme de la littérature et de la sculpture latines

La politique perd de son essence communautaire pour devenir davantage un rapport d'ego avec d'autres ego. Désormais, la politique respecte la personne, elle l'individualisme au sein du groupe, il n'y a plus de fusion de la personne dans le groupe. Nous ne sommes plus dans la société de type tribal ou holiste, mais la liberté de la personne peut subsister et de manifester.

Dans la sculpture grecque, les statues ne sont pas individualisées : c'est le kouros. Dans la sculpture romaine, le portrait fait son apparition. Rome a transformé le droit et cela a fait sortir la personne du holisme. L'Occident enregistre cet acquis, alors que l'Orient l'ignore.

3/ L'éthique et l'eschatologie bibliques

a/ L'éthique biblique

C'est en Occident que l'on trouve l'idée de progrès. Or cette idée ne se trouve ni chez les Grecs ni chez les Romains, donc elle vient d'ailleurs, c'est-à-dire du christianisme. Le progrès vient d'une nouvelle appréciation du mal et de la souffrance. C'est la morale

chrétienne de l'amour et de la compassion qui apporte une sensibilité inédite à la souffrance humaine. C'est l'esprit de rébellion contre l'idée de la normalité du mal.

La morale biblique est une morale de la compassion, elle conduit à une idée plus aiguë de la souffrance, qu'elle juge anormale et insupportable. Cela amène donc les hommes à chercher des solutions pour la supprimer. Il s'agit de changer l'ordre des choses pour créer un ordre meilleur. Si nous ne sommes pas la cause du mal, nous devons nous en sentir responsable, et donc lutter contre elle. La compassion bouleverse la vision que l'on porte sur les hommes et les circonstances.

Cela constitue l'humanité de l'homme. L'homme n'est pas qu'une substance, il est un autrement qu'être, sa vie n'a de sens humain que dans la mesure où il se sent responsable d'autrui, et même responsable de la responsabilité d'autrui.

Le surhomme de Nietzsche refuse cette liberté et cette responsabilité, ce qui est à l'origine de l'athéisme et du paganisme moderne. L'homme est un cœur inquiet, un *irrequietum cor*, car il ne se contente pas d'apporter des solutions aux problèmes, il voit des problèmes là où auparavant on ne voyait que l'ordre normal des choses. Quand Sénèque conseille la clémence à Néron, il lui interdit le pardon, car la clémence est une modalité de la justice, alors que le pardon détruirait celle-ci. La miséricorde est une faiblesse, une décomposition de la forme, et cela Sénèque ne peut pas l'accepter. Il ne peut pas non plus penser un Dieu qui souffre et qui aime, comme Jésus pleure la mort de son ami Lazare.

b/ L'eschatologie biblique

La Bible rompt avec la moralité païenne, et elle rompt aussi avec le temps cyclique de l'éternel retour. Elle inaugure un temps tendu vers l'avant, qui apporte le nouveau. Ce temps a une création et il est orienté vers une fin dernière, de la genèse à l'apocalypse. Le temps linéaire est le temps de l'histoire, et le temps de l'affrontement réaliste.

« L'être humain n'est humain qu'en tant qu'historique, il ne peut être saint s'il n'est incarné dans un temps transformateur. Du coup disparaît virtuellement toute pensée magique : le salut ne s'accomplit pas par la fuite dans quelque arrière-monde, mais par la charité agissante qui doit trouver ses voies au sein même du monde réel. » p.

41

c/ Messianisme, millénarisme, utopisme

Tensions et combats entre les différentes branches de ces révolutions messianiques.

II/ La révolution chrétienne

1/ La révolution papale des XI^e-XIII^e siècle

a/ La révolution papale

Autrefois, on parlait de réforme grégorienne. Harold Berman parle lui de révolution papale. (*Law and Revolution*, 1983).

Grégoire VII (1073-1085) est une des figures de cette réforme, mais d'autres papes la mènent, ainsi que des clercs et des intellectuels. C'est une révolution, car cela ne concerne pas que l'Eglise mais aussi les structures et les institutions de la société européenne.

L'Eglise est tenue par le pouvoir temporel. L'empereur contrôle le pape, les seigneurs nomment les curés, les évêques et les abbés, par un système de népotisme et de corruption. Beaucoup de clercs mènent une vie licencieuse. Cluny essaye d'y mettre un terme en s'opposant au pouvoir temporel, notamment par la paix de Dieu. C'est une première restriction du pouvoir temporel.

Grégoire VII, *Dictatus papae*, 1074-1075 : il dit que le pape dispose de la *plenitudo potestatis*. Dans l'Eglise, il exerce un pouvoir législatif absolu. Il s'attaque à la simonie, au nicolaïsme (vie maritale des prêtres), aux investitures laïques. Les clercs doivent être nommés par les autorités ecclésiastiques, et non pas les temporelles. Le clergé doit vivre le célibat, afin d'être indépendant et de ne pas dépendre des autorités temporelles. Grégoire fait réétudier le droit romain, qui doit servir de droit de l'Eglise. Pour ce faire, il crée en 1080 à Bologne une université de droit. Cela permet de renouveler le droit canonique. En 1140, Gratien publie ses décrets. (Gratianus). C'est de nouveau l'introduction du droit en Occident, avec la lutte contre le droit du sang, les luttes et les vendettas. C'est l'établissement de l'état de droit.

Après les écoles de droit sont créées des facultés des Arts. C'est l'essor de la scolastique. Les Etats européens prirent la monarchie papale comme modèle, ce qui leur permit de lutter contre la féodalité et de la vaincre. C'est là que débute le véritable décollage de l'Europe, et le fait qu'elle dépasse les autres civilisations. L'Europe est en pleine expansion : croisades, reconquista, *Drang nach Osten*, Slaves.

b/ Les nouvelles conditions de la parousie

Jusque vers l'an mil, le type d'homme le plus admiré était le moine, mais celui-ci se retranche du monde, il vit en dehors de lui, donc il ne peut pas le transformer. Cela change au XI^e siècle où les clercs décident de changer le monde, afin d'accélérer le retour du Christ, c'est-à-dire la parousie. Le Christ ne peut pas venir dans un monde aussi mauvais.

Potestas absoluta et libertas ecclesiae. L'Église doit avoir un pouvoir absolu pour être libre.

c/ La doctrine anselmienne de l'expiation et le purgatoire

Cur Deus homo? Saint Anselme (écrit vers 1097). Il reformule la doctrine traditionnelle du péché et du salut. Cela bouleverse la façon de percevoir l'action humaine.

L'action humaine n'est pas le néant, elle a toujours une valeur aux yeux de Dieu. L'homme peut racheter ses fautes, sur terre par l'expiation ou bien au Purgatoire. Donc son action n'est pas inutile, l'homme peut changer le monde et il peut bien agir. L'homme peut contribuer à changer le monde et à se sauver. Le salut par les œuvres, sous le regard de la grâce, bouleverse la conception de l'homme et l'action humaine.

Le mode d'agir de la grâce divine n'est pas de se substituer à la nature humaine déchue, mais, au contraire, de guérir celle-ci, de manière que l'homme puisse choisir librement le bien et le faire. Nonobstant le péché, la nature humaine, sauvée par le Christ, est bonne.

d/ Le grand Inquisiteur

Rupture entre le christianisme romain et orthodoxe. Ce sont deux visions du Christ, de la nature et de l'homme.

Dostoïevski

e/ La question de la transmission des textes

« Si l'on pense que l'on va être sauvé ou damné uniquement par l'effet de la grâce, et que les actes humains n'interviennent en rien dans ce processus magique, on n'a certes pas besoin de calculer la valeur précise desdits actes. Par conséquent, on n'a nul besoin d'un outil technique comme le droit romain qui fait des distinctions subtiles et donnant lieu à quantification entre ce qui est licite et ce qui est illicite. (...) C'est seulement si l'on a absolument besoin d'être éclairé sur les moyens d'établir une

coopération pacifique et efficiente entre les hommes, si l'on a peur d'aller en enfer au cas où l'on n'établirait pas à cet égard les comptes les plus exacts, et si, dès lors, la mesure rationnelle de la valeur des actions devient un souci vital, qu'on découvre dans le *Corpus* une source vive et qu'on est prêt à faire tous les efforts nécessaires pour en déchiffrer les arcanes. » p. 65

Ne pas confondre la cause formelle et la cause matérielle. La présence des manuscrits est la cause matérielle du développement économique et intellectuel de l'Europe, mais la cause formelle en est la soif de savoir et de connaissance.

2/ L'avènement des démocraties libérales

La nouveauté, c'est l'acceptation du **pluralisme**, dans le domaine religieux, économique, politique et intellectuel. Le pluralisme permet la concurrence, donc assure le développement des Etats, de par la liberté des personnes.

a/ Le libéralisme intellectuel

Le pluralisme est créateur d'ordre et non de désordre. Le pluralisme permet toujours d'atteindre la vérité, par les voies de la raison et de la réflexion. L'Etat ne peut pas être le garant du pluralisme, celui-ci ne peut pas être un simple formalisme érigé en dogme. La foule est à la fois mimétique et persécutrice, il faut donc aussi s'en méfier.

Le pluralisme critique n'aboutit ni au scepticisme, ni au relativisme. Il y a des idées, des thèses, des connaissances, qui résistent à la critique. Elles sont donc sûres et affirmées et doivent être tenues pour vraies. Le rationalisme critique disjoint les concepts de vérité et de certitude. Toute vérité est en sursis, mais elle est sûre tant qu'elle n'a pas été démontée. La charge de la preuve revient au sceptique, et le sceptique inactif ne peut rien contre elles.

b/ La démocratie

La tradition biblique a fait émerger la figure de la souveraineté populaire, qui s'oppose à l'absolutisation de l'Etat. Les prophètes ne cessent d'interpeller le roi, de lui demander plus de justice et plus d'attention vis-à-vis du peuple, sans que le roi ne puisse les faire taire de peur de provoquer des émeutes. Ce sont les régimes qui rejettent la Bible qui ont resacralisé l'Etat, et qui en ont fait la figure principale du pays, au mépris de la souveraineté du peuple. Hegel et le culte de l'absolutisme d'Etat, les régimes païens et athées comme le nazisme et le communisme. Là où il n'y a pas le terreau culturel nécessaire, on peut douter que la démocratie puisse s'enraciner.

c/ Le libéralisme économique

L'économie de marché permet de multiplier les pains, et de donner à manger à ceux qui n'en n'ont pas. C'est l'économie de marché qui permet de vaincre le paupérisme, et non pas les prévarications des millénaristes religieux ou sécularisés.

d/ Polycentricité et ordre

Rendre possible ces deux notions. Une société libre est polycentrique (ou pluraliste). Le polycentrisme est la conséquence de la liberté individuelle de la société. Si les hommes sont libres d'aller et de penser, ils forment plusieurs pôles. Le chaos apparent des sociétés libres est ce qui garantit leur ordre, et c'est ce que ces sociétés ont de plus précieux.

« La liberté de penser permet la démarche critique dans les sciences, donc les découvertes et les innovations. La liberté économique permet une organisation optimale de l'allocation des ressources et de la division du travail, donc une haute performance de la production et de la consommation, ainsi qu'une réactivité fine du système économiques aux aléas qui l'affectent en permanence. Les procédures pluralistes de la démocratie permettent la pacification des comportements politiques et minimisent le risque que de mauvaises décisions soient prises ou que de mauvais dirigeants restent indéfiniment en place. Nous savons, en d'autres termes, que le pluralisme peut être non désorganisateur, mais organisateur, non destructurant, mais structurant. Loin de produire le chaos, il produit un ordre. » p. 1308

La démocratie libérale est là pour gérer le pluralisme. Il s'agit d'organiser la coexistence pacifique des libertés individuelles.

e/ Etat de droit et polycentricité : Hayek

Friedrich August Hayek (1899-1992). Etudie à Vienne. Travaille l'économie sous la direction de Ludwig von Mises. Quitte l'Autriche en 1931 pour Londres.

La constitution de la liberté (1960) et *Loi, Législation et liberté* (1973-1979).

Aucun individu ne peut vivre sans le groupe, alors que les individus ne sont pas indispensables à la survie du groupe. La pression de la sélection doit donc favoriser les groupes. Comme seuls les groupes performants ont la capacité de transmettre leurs normes à leurs descendants, les normes transmises permettent donc le fonctionnement durable de l'ordre spontané.

Une théorie de la catallaxie

Catallaxie désigne un ordre de coopération essentiellement polycentrique et fondé sur l'échange mutuel. Katallatein veut dire échanger en grec.

Pourquoi l'Occident a-t-il connu un tel essor économique à partir du XVIII^e siècle ? Les conditions naturelles n'ont pas changé, la Terre est toujours la même. Les conditions intellectuelles n'ont plus : les hommes sont toujours aussi intelligents ou toujours aussi bêtes.

L'augmentation des richesses est due à l'augmentation des savoirs humains, qui permet d'exploiter plus efficacement une ressource naturelle donnée. Mais les capacités cognitives des hommes sont restées les mêmes, donc comment le savoir a-t-il pu augmenter ?

Le rôle a été joué par la division du travail, rendue possible par le droit et le marché. Le savoir n'est pas divisé dans les sociétés tribales, donc le savoir est restreint parce que chacun connaît la même chose. Mais si le savoir est divisé et spécialisé, alors la société accumule beaucoup plus de savoirs. Chaque homme apporte un savoir différent, et non pas un savoir identique. Mais on ne peut se spécialiser dans une tâche que si l'on est certain de trouver ailleurs ce dont on a besoin. L'échange doit permettre de nous procurer ce que l'on a cessé de produire soi-même pour se spécialiser. Le droit et le marché, régulant les échanges et garantissant leur sécurité, ont donc rendu possible la spécialisation des savoirs, donc leur division, donc l'augmentation des savoirs dont l'humanité peut disposer de manière collective.

C'est le droit et le marché qui ont rendu possible la science, non l'inverse, comme le croit Marx.

« C'est toute l'histoire morale, politique et juridique de l'Occident qui est véritablement la cause efficiente et suffisante de l'émergence de la modernité. » p. 1338

C'est la démocratie libérale et l'Etat de droit qui ont permis à l'Occident de se développer et de croître.

La constitution de Hayek

Hayek distingue 2 types de textes législatifs : la nomos et la thésis. La nomos, ce sont les lois qui ont des conséquences sur le fonctionnement de l'Etat, ce sont des règles du jeu. La thésis, ce sont des normes et des décrets.

Le danger des institutions actuelles c'est qu'elles permettent à la majorité de légiférer sans souci du bien commun. Les lois qu'elle vote sont faites pour satisfaire les intérêts

de leurs électeurs. On peut donc opprimer une catégorie sociale minoritaire pour satisfaire une catégorie majoritaire. C'est donc une oppression, et cela n'a plus rien de démocratique.

Situation actuelle du public choice (développée par James Buchanan). Les hommes politiques doivent se faire réélire. Pour cela, ils doivent satisfaire les intérêts de leurs électeurs, et des catégories qui les soutiennent. Donc, quand ils votent un texte, ils ne se demandent pas si ce texte est juste, mais s'il est opportun dans le marchandage dont il attend sa réélection. C'est une perversion du système démocratique. Aucune des lois votées par les Parlements ne sont donc juste. Si elles le sont c'est par un heureux concours de circonstance. Le problème étant que la majorité peut voter n'importe quelle loi (p. 1341-1342).

Les institutions actuelles ne garantissent plus les libertés. L'appareil de l'Etat est dévoyé pour servir les intérêts de quelques groupes. Hayek propose une réforme audacieuse de ce système.

Créer un bicamérisme fonctionnel

Une chambre pour voter le nomos, **Assemblée législative**. Une chambre pour voter la thésis, les décrets, **Assemblée exécutive**.

La Chambre Haute doit être indépendante des majorités de la Chambre basse. Elle ne s'occupe que des lois de fonctionnement de l'Etat.

La Chambre Basse est là pour faire valoir les intérêts de la majorité, intérêts qui ne peuvent aller contre la loi, donc les droits de la minorité seraient garantis.

Le gouvernement serait issu de l'Assemblée exécutive et responsable devant elle. Il serait le comité exécutif et dirigerait l'administration.

Un Conseil constitutionnel serait là pour trancher les litiges de compétence entre les deux Chambres.

Il faut que les deux assemblées soient élues de manière différente pour éviter les intérêts partisans et les majorités uniques.

Modes d'élection.

Assemblée exécutive : élue tous les 5 ans, modalités traditionnelles, sur la base de programmes concurrentiels.

Assemblée législative : député élu pour 15 ans non-renouvelable. Chambre renouvelée par quinzième. Ainsi par de connexion entre les deux majorités.

Seuls les hommes de 45 ans pourraient voter. On ne vote qu'une fois dans sa vie. Pour être élus il faudrait avoir 45 ans. La Chambre serait donc composée d'hommes

qui ont entre 45 et 60 ans. Il faut avoir une certaine expérience de la vie pour pouvoir élire des hommes qui ont une tâche si importante.

Hayek, reprenant les travaux des penseurs antiques, montre comment la démocratie peut être une tyrannie. Kratos, c'est le pouvoir, dans le sens de pouvoir autoritaire, exercé par la force. Il ne faut pas que le peuple ait ce pouvoir, et qu'il puisse imposer n'importe laquelle de ses volontés. La démocratie, au sens de pouvoir du peuple, est donc condamnable, car, prise en ce sens, c'est une tyrannie. Le régime juste, pour Hayek, c'est la démarchie, c'est-à-dire un système constitutionnel où c'est le demos qui fait les archai (les règles), sans avoir le droit d'exercer un pouvoir tyrannique. Démarchie est donc l'équivalent de démocratie libérale.

Il est nécessaire que tous ceux qui font la loi lui soient également soumis. Sinon, on revient dans une logique absolutiste.

3/ Les adversaires de la démocratie libérale

L'ordre auto-organisé et ses adversaires.

La démocratie libérale se fonde sur l'ordre spontané, l'idée que du chaos peut naître l'ordre. Les adversaires de cette tradition libérale donnent deux écoles de pensée :

Les réactionnaires, qui croient à la supériorité des ordres naturels et qui prône un retour en arrière réactionnaire à l'ancienne société féodale, agricole et artisanale.

Les révolutionnaires, qui croient à la supériorité des ordres artificiels, qui doivent être bâtis par les hommes, et qui s'accomplissent dans l'utopie.

a/ Les réactionnaires

Les réactionnaires. Veulent échapper à cette société en revenant en arrière, revenir avant le moment où s'est engagée cette évolution. Elle est donc réactionnaire. Elle se réfère à un ordre naturel ou providentiel, dont on ne doit pas s'écarter, car tout ce qui s'en écarte conduit à un désordre. Certains penseurs de droite sont donc prêts à renoncer au progrès, même scientifique et technique, et à tout ce qu'il apporte. Mythe de l'âge d'or, des époques glorieuses et lumineuses. Faire un pays de corporations, de communautés naturelles. Valeurs supérieures de la guerre et des vertus militaires. Développer la mystique du chef et de l'homme providentiel.

b/ Les révolutionnaires

Les révolutionnaires veulent échapper à la société ouverte par une révolution, et non pas une réaction. Elle va vers une fuite en avant, elle est utopique. Rompre avec le passé, en faire table rase, pour édifier quelque chose qui n'a jamais existé, qui rompt à la fois avec la nature et avec la culture, à savoir le socialisme organisateur et planificateur.

Réactionnaire et révolutionnaire, les deux systèmes de pensée peuvent apparaître opposés, en fait ils sont assez liés sur des points importants, notamment dans leur refus de la société ouverte. Ils ont la vision d'une société fermée, communautaire et holiste, où le groupe prime l'individu et où les rapports humains sont intangibles. Rejet de la démocratie et du libéralisme. Corporation d'un côté, collectivisme de l'autre. La droite refuse le progrès, notamment technique et scientifique. La gauche se dit progressiste, mais comme elle veut détruire les structures qui le permettent, son progressisme n'est qu'une vaine pétition de principe.

Réactionnaire pense la nature, qui est un ordre qui s'impose aux personnes et aux sociétés, donc il n'est pas besoin de le penser ni de le théoriser. Par conséquent, la droite rejette souvent les intellectuels ou les théoriciens car elle ne comprend pas leur utilité. La droite ne met pas l'élément intellectuel au premier plan. Elle magnifie l'homme d'action et l'homme d'intuition, c'est-à-dire le chef de guerre ou le militaire, mais pas l'homme de théorie ou d'abstraction.

Révolutionnaire invente un monde qui n'existe pas, elle se veut anti-naturelle. L'ordre social jugé bon est un ordre construit et pensé, donc les familles de gauche ont une propension naturelle à produire des idées et des intellectuels. Cette opposition est une autre dissymétrie entre les deux systèmes.

Les notions de droite et de gauche relèvent à la fois de la politologie et de la philosophie politique, ce qui peut amener de graves confusions.

c/ Hegel

Promoteur de l'Etat comme puissance absolue, quasi divinisation de l'Etat.

(1770-1831). Professeur dans différentes universités. Considéré comme le philosophe officiel du régime prussien. Etude de théologie, mais a renoncé à devenir pasteur.

Principes de philosophie politique. Les 3 moments de la liberté. Le droit est présent dans tous les domaines.

Théoricien d'un système, vision systémique de l'Etat qui conduit à sa divinisation.

d/ Le socialisme comme régression dans l'histoire culturelle de l'humanité

En niant la propriété privée, les conduites normées créées par l'Etat, en prônant la mise en commun des biens, le socialisme veut revenir à une configuration sociale antérieure à la naissance de l'Etat. Est-ce un progrès ou est-ce une régression ? Le socialisme est-il réactionnaire ?

1/ Socialisme et progrès

Marx et les autres socialistes ne veulent pas revenir au communisme primitif, ils veulent dépasser le capitalisme, c'est-à-dire conserver ce qu'il a apporté de bon, notamment concernant les techniques et l'industrie, mais établir une communauté primitive.

Le problème, c'est que le socialisme réel a échoué. D'un point de vue technique, il a été dépassé par la société de liberté et de marché.

2/ Socialisme et régression

Hayek montre comment, en supprimant la propriété privée et le système de liberté individuelle régulée par le droit, on retourne au tribalisme primitif.

Comment les hommes peuvent-ils adhérer à un système qui détruit leurs conditions de vie, notamment en Occident, qui est le continent qui a le plus profité de l'essor matériel ? Parce que les transformations économiques et sociales dues à la liberté sont encore très récentes. Si elles ont changé la manière de vivre, elles n'ont pas modifié la façon de penser.

Le socialisme est une régression par rapport au libéralisme, mais il a l'avantage d'être plus facilement compris par les masses et les instincts grégaires. En tant que tel, le peuple adhère plus facilement à lui. Les instincts ataviques, le mimétisme, l'instinct grégaire des foules peuvent refaire surface à tout moment, d'autant plus qu'une idéologie prend des allures pseudo-scientifique pour les conduire.

III/ Les frontières de l'Occident

1/ L'universalisme occidental

a/ Démocratie libérale, division du savoir et productivité

La division du savoir et l'échange permettent de provoquer une hausse exponentielle du savoir. Avec cette division, chacun peut développer ses facultés dans un domaine, sans avoir besoin de développer les autres domaines, qu'il pourra acquérir par l'échange. Cela permet donc, avec le même nombre d'homme, d'accroître considérablement les ressources du savoir. La division du savoir accroît la productivité, qui permet un accroissement de la richesse. Pour qu'il y ait échange, il faut qu'il y ait des règles communes et que celles-ci soient respectées, ce qui suppose la victoire du droit, de l'Etat de droit, pour faire respecter la loi, et de l'intégrité physique et morale des personnes. C'est l'essor de la possibilité des échanges qui a permis les évolutions techniques et technologiques et donc l'accroissement de la richesse matérielle des Etats. La révolution industrielle n'est pas due à l'essor technique ou à des inventions, mais à la révolution des échanges et du droit, ce qui passe par une révolution sociologique et politique dans la façon de voir le monde et de le penser.

b/ L'explosion démographique et sa signification

Le capitalisme n'a pas appauvri les populations, il a multiplié les pauvres. En augmentant la richesse créée, le capitalisme a permis à des populations qui seraient mortes, ou qui ne seraient pas nées, de naître et de survivre ; populations qui vécurent au seuil de la pauvreté. Il y a, au début du XIXe siècle, de plus en plus de pauvres dans les villes, mais ce ne sont pas des gens qui ont été riches et qui ont été appauvris, mais des pauvres qui ont donné naissance à d'autres pauvres, moins pauvres qu'eux toutefois sur le plan matériel. Dans un premier temps, le progrès a permis de se maintenir en vie plutôt que d'augmenter le niveau de vie. Puis, l'essor de la productivité a permis à ces populations de vivre mieux, avec une croissance démographique stabilisée.

c/ Valeur universelle de la société de droit et de marché

Les pays du Tiers-monde se doivent d'adopter les valeurs et les techniques du monde occidental s'ils veulent pouvoir se développer et accroître leur économie. Ils ont le choix entre mourir ou manger, ils préféreront manger, et donc adopteront les valeurs occidentales.

2/ Les frontières de l'Occident

La notion d'Occident fait plus que jamais débat, au plan stratégique, économique et culturel. Voici une première contribution à un sujet qui sera traité amplement les semaines à venir.

L'Occident est une « chose » problématique. Chacun sait de quoi il s'agit et pourtant l'on est bien en peine de le définir. Il constitue donc un bel exemple de ces catégories géographiques dont la vogue cache mal l'imprécision.

Cependant, comme de nombreux concepts « géographiques », le mot révèle toutes ses limites. En ce sens, il est limité, imprécis, sans limites, sans frontières. Comme si l'imprécision était paradoxalement devenue le symbole de l'Occident. Et comme si la banalisation de l'Occident marquait à la fois son succès et sa dévaluation.

L'Occident : [à l'origine, il s'agit de cette région située « à l'ouest »](#). A l'ouest de la Grèce, alors le centre du monde, l'omphalos du monde antique. L'occident était le lieu où le soleil se couchait. L'occident était une direction, infinie et indéfinie, puisque installée le long de la course du soleil, dans sa deuxième moitié. Alors, l'occident recouvrait les terres encore émergées de la péninsule européenne, sans qu'on les distinguât vraiment de la Nubie (qui allait devenir l'Afrique) ou du septentrion, ces terres entre Mer Noire et Baltique qui, ultérieurement, seraient intégrées à l'Europe. Ce n'était qu'un nom commun, sans majuscule.

Mais la Grèce, mère des civilisations, elle qui avait vaincu les Perses puis conquis le monde avec Alexandre, [la Grèce fut dominée](#) : à l'ouest, une puissance s'élevait qui étendrait son empire sur tous les rivages du Mare Nostrum. Notamment sur les trois centres de civilisations de l'époque : l'Attique, donc, mais aussi Égypte et enfin la Palestine, cette terre assez pauvre d'où venait pourtant alors une religion si intrigante et si moderne, un de ces cultes orientaux dont étaient friands les Romains au point de se convertir, déjà, en nombre.

La [domination impériale](#) (la force, le droit) recouvrait et agglomérait la sagesse et les religions. Alors, les choses étaient plus confuses que le souvenir qu'on en garde. Mais Rome fut doublement le créateur de l'Occident. D'une part, en bornant les frontières de l'empire, en transformant des fronts (des confins, au sens propre des zones grises plus ou moins partagées entre les riverains) en frontière, cette ligne qui marque le dedans et le dehors, cette rationalisation de l'espace. Ainsi s'explique le Limes, le mur d'Hadrien et la frontière de défense le long du Rhin et du Danube. Longtemps, l'Occident fut l'espace dominé par les Romains. La deuxième création romaine de l'Occident vient de sa division : la séparation entre un empire romain d'Orient et un empire romain d'Occident marqua longtemps, et encore aujourd'hui,

cette unité initiale. Comme si, malgré toutes les tentatives, l'Occident était condamné à se répandre et à se diviser pour se recréer encore. Comme si la scissiparité était essentielle à l'Occident.

Mais Rome n'est plus dans Rome, Racine avait raison. Ou plus exactement, il y a deux Rome dans Rome, car si Rome est l'empire, [Rome est aussi la papauté](#). L'expansion romaine s'accompagnait de l'expansion chrétienne qui allait lui survivre. De la chute de l'empire d'Occident, en 476, à la naissance du premier royaume barbare, validé par le baptême de son roi, il ne se passait que vingt ans. Désormais, la chrétienté allait infuser dans les terres autrefois d'empire : en Europe, mais aussi dans l'empire d'Orient ou sur les rivages sud de la Méditerranée (Saint Augustin était évêque d'Hippone, sur le territoire de l'actuelle Tunisie). L'irruption de l'islam devait modifier cette géographie : bientôt, le catholicisme ne résiderait qu'au nord (jusqu'à ce que la Reconquista, assez tardive finalement, n'homogénéise religieusement la péninsule ibérique). Alors, l'Occident allait devenir, au cours de ce long Moyen-Âge, la Chrétienté. Et dans de nombreux esprits, il demeure cette chrétienté, malgré tous les schismes qui n'ont cessé de la déchirer : le grand schisme d'Orient, en 1054, reproduisant la coupure des deux empires romains jusqu'à la disparition de Byzance quelques siècles plus tard ; le grand schisme d'Occident, avec le déchirement de la réforme et les guerres de religion.

Entretiens, [manifestation des temps modernes](#), on observait une double évolution : la première était la transformation de la Chrétienté en Europe . Le changement sémantique signifiait une sécularisation des esprits, la géographie prenant le pas sur la foi ; autrement dit, les conditions de l'environnement déterminaient plus les sociétés que les choix des individus. La modernité occidentale serait individuelle. La seconde évolution tenait au début de l'expansion incroyable de l'Occident au-delà des mers et des océans. Avec les grandes découvertes commence la stupéfiante domination européenne et, au-delà, occidentale. Malgré la volonté des pèlerins du *Mayflower* de s'en tenir à une vision mystique et rétrograde de l'histoire , les États-Unis constituent une autre Europe, tout comme les différents pays d'Amérique Latine, cet extrême Occident . L'Europe ne suffit plus et l'Occident, ce pays du soleil qui se couche jusqu'au-delà de l'Atlantique, devient un vocable de substitution.

On est ainsi passé de l'occident direction à l'empire, à la Chrétienté, à l'Europe, pour donner une majuscule à cet occident qui devient l'Occident. Dorénavant, [l'Occident représentera les pays des Européens](#). Pourtant tous les pays dominés par les Européens ne s'y retrouvent pas, les différentes colonies d'exploitation ne pouvant être assimilables à cette catégorie. Ainsi, l'Occident est-il souvent restreint, selon une représentation raciale plus ou moins consciente mais fréquente au XIX^e siècle, au lieu de populations européennes blanches : L'Europe donc, les États-Unis bien sûr, l'Amérique Latine, pourquoi pas ? mais aussi les colonies de peuplement : Afrique du sud, Australie, Nouvelle Zélande. En fait, la conjugaison de territoires et de populations, selon une acception géographique à peu près cohérente. Mais les territoires dominés, exploités, en un mot colonisés par les Européens n'étaient pas l'Occident, même s'ils étaient sous sa coupe. On verra que les exceptions allaient apparaître. Alors pourtant l'Occident s'étendait et dominait, dans un impérialisme désormais universel.

L'Occident : une frontière mentale

Le **premier billet** évoquait l'extension géographique de l'Occident. Celui-ci interroge son expansion culturelle.

Ce fut aussi le triomphe de la raison, forcément individuelle. L'interrogation des philosophes politiques classiques (Hobbes, Locke, Machiavel, Rousseau) rejoint celle des philosophes purs (Leibnitz, Descartes). L'Occident organise le passage du groupe à l'individu, qu'on l'appelle homme, personne ou citoyen. De sujet (du roi), presque objet, il devient sujet (philosophique) et donc acteur. La Révolution, les révolutions organisent ce triomphe de l'individu qui ne cesse d'étendre son empire en même temps qu'il se parcellise. L'Occident distingue, sépare, discrimine, différencie : il identifie les individus, désormais les rois de son univers, les seuls critères de son action et de son jugement.

Pourtant, effet de la modernité, le mot allait délaissé ce cadre pour accueillir de nouveaux sens. Car il faut bien expliquer cette domination qui surprend les Européens (pardon, les Occidentaux) eux-mêmes : Pizarro conquiert le Pérou avec 180 hommes et trois navires : comment est-ce possible ? Le plus souvent, on justifie cette domination par l'inventivité technique des Occidentaux. Alors, l'Occidental est celui qui maîtrise et développe la technique. Les Chinois inventent la poudre ? Mais ils ne savent en faire usage, à la différence des Occidentaux qui multiplient les révolutions industrielles, dès le Moyen-Âge. Relisez le roman de Jules Verne, « [L'île mystérieuse](#) », où des naufragés perdus au milieu de nulle part recréent tout à partir de rien, et redonnent vie à la civilisation occidentale : ce mythe technologique et rationaliste dit tout de l'Occident. Cela explique aussi que finalement, un peuple non européen et non blanc soit finalement agrégé à l'Occident. Après la révolution du Meiji, après surtout sa victoire sur les Russes en 1904, le Japon appartient à l'Occident. A la fin du XX^e siècle, on décrit le monde développé comme la triade avec trois sommets au triangle occidental : Europe, États-Unis, Japon.

Développé ? Voici apparaître une nouvelle notion qui sera prégnante tout au long du XX^e siècle. Avec le triomphe des émergents de la fin du XIX^e siècle (États-Unis, Japon, Allemagne) qui prennent le dessus sur la puissance impériale d'alors (l'Angleterre) dans un contexte de forte mondialisation, c'est la question du « développement » qui entre en ligne de compte. Il est économique, il ne faut pas s'y tromper. Le développement obéit aux lois de l'économie de marché. Il est libéral. Du moins jusqu'à ce qu'une doctrine alternative ne vienne s'opposer. Le marxisme dénonce justement le capitalisme libéral et prétend apporter une nouvelle voie de développement. Alors, l'Occident se rétracte, et bien que le marxisme soit d'origine occidentale (Marx et Engels sont allemands), il s'implante dans des territoires qui ne sont pas naturellement « occidentaux » : la Russie dans un premier temps, puis la Chine et d'autres pays décolonisés (Cuba, Viêt-Nam). Cette complication introduit une simplification apparente : l'Occident redevient alors « l'Ouest », ce monde libéral rassemblant l'Europe, les États-Unis et quelques autres, face à un « Est » soviétiforme. La bipolarité de la guerre froide réordonne le monde, en le schématisant.

Toutefois, dès cette époque-là, cet « Est-Ouest » peine à recouvrir la réalité du monde. Entretemps en effet, les décolonisations sont intervenues. L'Occident n'est plus aussi dominateur, ou du moins sa domination change de forme : il tient toujours les grands rouages du monde, Conseil de sécurité des Nations-Unies, OCDE, FMI, Banque Mondiale, OTAN, OMC, ... Les États se multiplient, ils imitent la forme étatique, celle-là même qui soutient les grandes nations occidentales, au point qu'on s'interroge sur la viabilité de ces États, les uns micro, les autres gris, ceux-ci voyous, ceux-là faillis... Autant de pâles copies de l'original : l'État occidental dont la forme westphalienne ordonne le monde. Rien ne trouble la bonne conscience de l'Occident, d'autant plus qu'il a vaincu son double, ce jumeau maléfique et soviétique qui le menaçait en le reproduisant. Il ne voyait pas, pourtant, que ce double en s'opposant lui permettait de vivre. Car l'Occident a besoin de la critique pour exister.

L'Occident se croit en effet le lieu de la raison, donc du doute. La raison n'existe que par son esprit critique, sa remise en cause de l'existant, la permanente interrogation des choses et des situations, à la base de l'esprit scientifique et de la construction politique. Être occidental, c'est douter. Le soviétisme introduisait une dialectique féconde, puisqu'elle encadrait ce doute dans un repère commun. Sa disparition éclate le repère, au moment justement où des modèles alternatifs apparaissent.

On a cru un moment à l'hyperpuissance, cette hybris vertigineuse de celui qui se retrouve seul au faite du monde et en tire un orgueil, forcément démesuré. Mais on dévale toujours du Capitole, et la nouvelle Rome doit suivre le destin de son ancêtre, n'en déplaise aux partisans d'un nouveau siècle américain. On a cru un moment à une fin de l'histoire (F. Fukuyama), à une occidentalisation du monde (S. Latouche). Et il est vrai qu'on observe partout l'acceptation du libéralisme économique et de la mentalité technicienne qui sont des signes de l'Occident. Cela suffit-il pour autant ?

Là est le vrai trouble contemporain, cette interrogation ultime et existentielle de ce qu'est l'Occident, dont les limites sont si imprécises qu'elles passent au travers des individus au lieu de séparer des groupes. Peut-être faut-il y voir la raison de l'appétence actuelle à fabriquer de l'ennemi : ce fut un temps Huntington, avec sa théorie partielle du choc qui veut identifier en l'islam la nouvelle menace : on le crut un temps, jusqu'à comprendre que la « guerre globale contre la terreur » menait aux pires impasses, et que le printemps arabe contredisait les hypothèses du raisonnement. On le croit aujourd'hui, avec cette notion d'émergence qui n'a pas encore reçu sa théorie, mais qui semble si pratique pour donner naissance à un nouveau clivage, enfin un qui redonnerait du sens à cet Occident à la recherche de lui-même.

Hélas ! Hélas ! Trois fois hélas ! L'émergence ne donnera pas plus satisfaction car elle n'est caractérisée que par une chose, sa diversité. Certes elle prend plaisir à tailler des croupières et prendre sa revanche, mais elle ne propose rien, aucun projet alternatif, aucune structuration du monde, refusant les responsabilités. Et regardez son inquiétude récente à voir l'Occident vaciller, qu'il s'agisse du déclin américain ou de l'incertitude européenne. L'émergence est encore une construction d'Occidental, encore une de ses névroses.

C'est ici qu'il faut parler de désoccidentalisation : non pas seulement la moindre maîtrise du monde par l'Occident, ainsi que l'exprime brillamment Karim El Karoui , mais la perte de la substance occidentale par l'Occident lui-même. Car l'Occident n'est plus chrétien, même s'il est encore de culture chrétienne et qu'il devrait soigner ces racines ; il n'est plus démocrate, puisque ses systèmes politiques semblent inefficaces ; il n'est plus libéral, puisque tout le monde pratique, avec des accommodements et des corruptions latentes, le système de l'économie de marché, et que les crises de 2008 et de 2011 en interrogent le bien-fondé ; il n'est plus triomphant, puisqu'on sait aujourd'hui que la puissance militaire, technologiquement centrée, n'est conçue que pour un combat qui n'aura pas lieu ; il n'est plus ce lieu des peuples blancs, puisque l'Amérique va au Pacifique et menace d'imploser, quand l'Europe ne cesse d'hésiter et hésiter encore sur ce qu'elle est et ce qu'elle doit faire. L'Occident n'est pas seulement dissolu : il est dissous.

Au fond, la seule frontière qui reste à l'Occident est celle de la peur, conformément à l'intuition de Dominique Moïsi . La seule frontière qui reste est cette frontière mentale d'un Occident saisi par un doute ontologique, qui dépasse le simple sens critique qui fit longtemps sa force : doute devant le réveil du monde, finalement plus complexe qu'on avait cru le penser ; doute de l'apprenti sorcier qui a éveillé un monstre qui se met à danser, un marteau sans maître qui menace de frapper son créateur. Au fond, doute devant la croissance des autres : croissance économique, au travers de cette fascination pour la Chine, sans voir les fragilités de celle-ci ; croissance de la foi, face à cette fascination morbide pour l'islam, animé d'une foi si surprenante désormais pour un occident athée, sans voir que l'islamisme est un modernisme ; fascination pour la croissance démographique du sud et ce fantasme de l'immigration régulée, sans voir que le sud, justement, est en fin de transition démographique et que son alphabétisation et sa féminisation constituent autant d'opportunités à saisir.

Cette frontière est mentale, mais a des effets réels. Elle explique tous les raidissements « populistes » en Europe ou aux États-Unis ; elle explique surtout les constructions des murs, qui barrent l'horizon de bien des frontières : barrière d'Arizona et du Nouveau-Mexique, clôtures de Schengen, bordures électrifiées des présides espagnols de Ceuta et Melilla, mur de sécurité israélo-palestinien, zone démilitarisée entre les deux Corées... Parcourir tous ces murs dressés permet, finalement, de lever la carte des frontières de l'Occident, celles qui subsistent et traduisent non seulement des réalités politiques, mais des angoisses non soignées. Nous avons fêté la chute du mur de Berlin, pour aussitôt construire d'autres murs qui nous enferment autant

Nos frontières mentales se traduisent par des constructions réelles, qui nous enferment autant qu'elles nous protègent. L'Occident, autrefois sans limites, se retrouve aujourd'hui bien limité.

3/ Identité et culture de l'Occident

a/ Identité et culture dans la pensée des papes

Dans cet ouvrage, Jean-Paul II rappelle comment la notion de patrie est ancrée dans le territoire :

« On voit que, dans le concept même de patrie, se trouve un lien profond entre l'aspect spirituel et l'aspect matériel, entre la culture et le territoire. Le territoire retranché par la force à une nation devient, en un sens, une imploration et même un cri adressé à l'esprit de la nation elle-même. L'esprit de la nation se réveille, vit d'une vie nouvelle et lutte pour que les droits soient rendus à la terre¹. »

Le concept de patrie est défendu par le christianisme, puisqu'il a été fondé par le Christ lui-même :

« Le départ du Christ a ouvert le concept de patrie à la dimension de l'eschatologie et de l'éternité, mais il n'a nullement supprimé son contenu temporel. Par expérience, en fonction de l'histoire polonaise, nous savons que la pensée de la Patrie éternelle a favorisé la promptitude à servir la patrie terrestre, disposant les citoyens à affronter toutes sortes de sacrifices en sa faveur – sacrifices en général héroïques². »

La patrie vient à la fois de Dieu et du monde, ce qui permet d'associer la cité terrestre et la cité divine, de projeter les hommes vers une eschatologie qui les développe, tout en les faisant s'attacher à leurs responsabilités terrestres. Le chrétien ne doit pas refuser de combattre pour défendre sa patrie au motif qu'il ne s'occupe que des réalités divines. La patrie étant liée au monde et à Dieu, c'est une nécessité de défendre sa patrie contre le monde, au nom de la fidélité à Dieu.

« La patrie en tant que patrimoine du père vient de Dieu, mais en même temps, elle vient aussi, dans une certaine mesure, du monde. Le Christ est venu dans le monde pour confirmer les lois éternelles de Dieu, du Créateur. De manière concomitante cependant, il a donné naissance à une culture tout à fait nouvelle. Culture signifie cultiver. Par son enseignement, de même que par sa vie, sa mort et sa résurrection, le Christ a en un sens « cultivé de nouveau » le monde créé par le Père. Les hommes eux-mêmes sont devenus le « champ de Dieu », comme l'écrit saint Paul (1 Corinthiens 3,9). De cette manière, le patrimoine divin a revêtu la forme de la « culture chrétienne ». Cette dernière existe non seulement dans les sociétés et dans les nations chrétiennes, mais en quelque sorte elle se rend aussi présente dans la culture de l'humanité entière. D'une certaine façon, elle en a transformé toute la culture³. »

Dans son discours à l'Unesco il a rendu hommage aux nations qui ont lutté pour leur indépendance et qui s'opposent à l'aliénation venant de systèmes extérieurs :

¹ Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, Flammarion, 2005, p.78.

² Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, Flammarion, 2005, p.80.

³ Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, Flammarion, 2005, p.80.

« Je pense aussi avec admiration aux cultures des nouvelles sociétés, de celles qui s'éveillent à la vie dans la communauté de la propre Nation, — tout comme ma Nation s'est éveillée à la vie il y a dix siècles — et qui luttent pour maintenir leur propre identité et leurs propres valeurs contre les influences et les pressions de modèles proposés de l'extérieur⁴. »

Jean-Paul II rappelle également que le patriotisme est inscrit dans le Décalogue : c'est le quatrième commandement qui nous demande d'honorer notre père et notre mère. Les trois premiers commandements étant consacrés au respect de Dieu, le premier commandement qui concerne les hommes est quant à lui consacré à la patrie, ce qui témoigne de l'importance de celle-ci dans la vie du chrétien. Jean-Paul II l'exprime dans une formule lapidaire : « Nous devons vénérer nos parents, parce qu'ils représentent pour nous Dieu Créateur⁵. »

Le sentiment à l'égard de nos parents est la *pietas*, la piété filiale. C'est un sentiment de l'ordre du religieux, donc rattaché au divin. La question se pose de savoir si cette réflexion sur la patrie est uniquement valable dans le passé, ou si elle a une signification dans l'époque actuelle où l'on constate une association des nations et la création d'organismes supranationaux. Si la nation est d'ordre naturel, elle ne peut pas être abolie par l'histoire ni fluctuer en fonction des contingences politiques.

« La patrie est une grande réalité. On peut dire qu'elle est la réalité au service de laquelle se sont développées et se développent au long du temps les structures sociales, en commençant par les premières traditions tribales. On peut cependant se demander si ce développement de la vie sociale de l'humanité a atteint son objectif définitif. Le XX^e siècle ne témoigne-t-il pas d'une incitation diffuse à avancer dans la direction de structures supranationales, ou même du cosmopolitisme ? Et cette incitation n'est-elle pas aussi la preuve que, pour survivre, les petites nations doivent se laisser absorber par des structures politiques plus grandes ? Il semble toutefois que, comme la famille, la nation et la patrie demeurent des réalités irremplaçables. La doctrine sociale catholique parle en ce cas de sociétés naturelles⁶, pour indiquer le lien particulier, de la famille ou de la nation, avec la nature de l'homme, qui a une dimension sociale⁷. »

Néanmoins, la fonction irremplaçable de la nation ne devra pas dégénérer en nationalisme. Le siècle écoulé montre de nombreux exemples de nationalisme. Pour le pape, ce risque ne peut être évité que par le patriotisme. C'est la juste compréhension de la patrie qui permet d'éviter les déviations et les interprétations malheureuses de celle-ci.

« La caractéristique du nationalisme est en effet de ne reconnaître et de ne rechercher que le bien de sa propre nation, sans tenir compte des droits des autres. À l'inverse, le patriotisme, en tant qu'amour pour sa patrie, reconnaît à toutes les autres nations des droits égaux à ceux qui sont revendiqués pour sa patrie et il constitue donc la voie vers un amour social ordonné⁸. »

⁴ Jean-Paul II, Discours à l'UNESCO du 2 juin 1980, §14.

⁵ Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, Flammarion, 2005, p.82.

⁶ Parler de société naturelle signifie que, pour la doctrine sociale catholique, la nation existe de façon naturelle et n'est pas le fruit d'une convention sociale. C'est pourquoi elle ne peut être remplacée par rien d'autre.

⁷ Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, Flammarion, 2005, p.84.

⁸ Jean-Paul II, *Mémoire et identité*, Flammarion, 2005, p.85.

L'autre danger qui plane sur la patrie est d'être absorbée par une structure politique. Jean-Paul II met en garde sur le fait que l'État ne peut se substituer à la nation. De même, la démocratie ne peut pas remplacer la nation. En revanche, les nations ont vocation à se constituer en État. En quelque sorte, la nation est le terrain sur lequel l'État se bâtit et, dans cet État, la démocratie peut naître, si les conditions politiques le permettent. Enfin, la patrie court le risque d'être détruite par la civilisation de l'argent qui s'attaque aux peuples et aux cultures. La culture est première par rapport à l'économie et elle ne doit pas sombrer dans un économisme unilatéral qui serait sa perte. C'est d'ailleurs là un des fondements de la défense des droits de l'homme souhaitée par les papes.

b/ La question migratoire

- 1/ Droit à ne pas émigrer
- 2/ Droit à retourner dans son pays
- 3/ Devoir de développer son pays et de mettre ses qualités à son service
- 4/ Devoir de respecter la culture et les traditions du pays d'accueil
- 5/ Devoir de ne pas exploiter les migrants et de regarder les migrations en face

Conclusion : Europe, la voie romaine

Rémi Brague, *Europe, la voie romaine*, 1992.

1/ La romanité comme modèle

L'unité de l'Europe est double : héritage juif et grec et héritage du paganisme antique.

« L'expérience romaine est d'abord une expérience de l'espace. Le monde y est vu du point de vue du sujet qui, tendu vers l'avant, oublie ce qui est derrière lui. » p. 47

« A la différence des Grecs qui mettent leur point d'honneur à ne rien devoir à personne, à ne pas avoir eu de maître, les Romains avouent volontiers ce qu'ils doivent aux autres. A la différence des Grecs qui revendiquent avec fierté une autochtonie d'ailleurs évidemment légendaire, les Romains rattachent leur origine à une non-autochtonie, à une fondation, à une transplantation dans un sol nouveau. » p. 48

Rome est fondée par Enée et Romulus, transplantation de l'ancien dans une nouvelle terre, contrairement à Athènes et à Thésée.

« Etre romain, c'est faire l'expérience de l'ancien comme nouveau et comme ce qui se renouvelle par sa transplantation dans un nouveau sol, transplantation qui fait de ce qui était ancien le principe de nouveaux développements. Est romaine l'expérience du commencement comme recommencement. » p. 49

2/ La romanité religieuse : l'Europe et le judaïsme

Quel est le rapport de l'Europe à sa dimension juive ? Il y a 2 sens du mot juif : au sens large, c'est l'expérience du peuple d'Israël, d'Abraham jusqu'à aujourd'hui. Une partie de cette expérience est consignée dans l'AT, que les juifs appellent Loi, Prophètes et Ecrits. Dans un sens étroit, juif se rapporte au judaïsme qui s'est constitué après 70 et la destruction du Temple. 30 ans plus tard se fixe le canon des Ecritures (vers 100). Dans les Evangiles il y a de nombreuses paraboles avec 2 frères. Le premier représente Israël, et le deuxième les nations païennes, appelées à entrer dans la famille de Dieu.

Juifs et chrétiens font une lecture différente de l'AT et ne conservent pas le même héritage de celui-ci.

« La dimension sacrificielle de l'Alliance avait perdu sa pertinence pour le judaïsme après sa destruction du second Temple ; elle survit dans les sacrements chrétiens. La royauté davidique avait disparu avec le passage d'Israël sous domination étrangère ; elle resurgit dans la mission sacerdotale des empereurs chrétiens et des rois d'Occident. La prophétie avait disparu, et le judaïsme avait pris acte de cette disparition, qu'il expliquait de diverses façons, par exemple par la perte de la terre d'Israël ; elle continue dans le rôle des saints, en particulier celui des fondateurs d'ordres. On pourra interpréter ces analogies, au choix, comme la survivance de traits archaïques, ou, au contraire, comme le sauvetage de l'intégralité de la Révélation au prix de sa réinterprétation « spirituelle ». p. 71

Rome n'apporte rien de nouveau, elle reprend les éléments précédents pour les accomplir (éléments grecs). De même, le Christ n'apporte rien de nouveau, il accomplit la première alliance.

« Le Christ a apporté toute nouveauté, en apportant sa propre personne annoncée par avance : car ce qui était annoncé par avance, c'était précisément que la Nouveauté viendrait renouveler et revivifier l'homme. » p. 75 Saint Irénée, *Contre les hérésies*, IV, 34.

Il y a une tendance dans l'Eglise à rejeter l'AT en le considérant comme mauvais. C'est le cas de Marcion (Ile siècle) qui rejette l'AT, Dieu de colère et de punition pour valoriser un NT expurgé, œuvre du Dieu d'amour et de miséricorde. Pourtant, le

christianisme reprend les deux livres et les adopte tous les deux, le NT venant accomplir l'AT.

3/ La romanité culturelle : l'Europe et l'hellénisme

529 : fermeture de l'école d'Athènes. Damascius en est le dernier maître. La philosophie grecque commence avec Thalès au VI^e siècle. C'est-à-dire qu'elle s'étend sur 12 siècles, soit la période qui nous sépare de Charlemagne.

Les Arabes conquièrent un monde qui est hellénisé. Ils sont donc en contact avec cette pensée et avec les œuvres des Grecs. Se pose donc la question de leur rapport à ces textes et de la façon dont ils vont les transmettre dans leur zone d'influence. Ce sont les Syriens qui traduisent. Ils traduisent du grec vers le syriaque. Ils commencent à traduire vers 750 et s'arrêtent vers 1000, donc cela dure à peine 250 ans. La fin de la traduction signe le début du déclin du monde musulman. Le syriaque est la langue de la culture et de la communication. Ils traduisent très peu de littérature, surtout des livres de mathématiques et d'astronomie écrits par les Grecs. Ces textes sont ensuite transmis en Occident. La Sicile joue un rôle important pour cela, notamment sous Frédéric II.

« Dire que nous sommes romains, c'est tout le contraire d'une identification à un ancêtre prestigieux. C'est une dépossession, non une revendication. C'est reconnaître que l'on n'a au fond rien inventé, mais simplement que l'on a su transmettre, sans l'interrompre, mais en s'y replaçant, un courant venu de plus haut. » p. 119

4/ L'Église romaine

Le christianisme propose une synthèse originale entre l'humain et le divin. Toutes les cultures sont confrontées à ces rapports et à cette synthèse, toutes les cultures doivent trouver un rapport entre humain et divin, mais le christianisme le fait de façon originale.

« Cette question, il la résout d'une façon paradoxale. Le christianisme unit le divin et l'humain là où il est facile de les distinguer ; il distingue le divin et l'humain là où il est facile de les unir. Il réunit ce qu'il est difficile de penser ensemble ; il sépare ce qu'il est difficile de penser séparé. » p. 197

La cité antique a une dimension religieuse.

« Dans toutes les cultures, les réalités sexuelles et politiques possèdent une dimension sacrée. Elles la possèdent en elles-mêmes, et n'ont nul besoin de la recevoir d'ailleurs. Le spirituel ne se distingue pas du temporel. » p. 198

Les autres cultures unissent l'homme et le divin là où ils sont déjà unis, et il les sépare, là où ils sont déjà séparés. Le christianisme fait exactement l'inverse. Ce sont des distinctions et des unions paradoxales. Il distingue le spirituel et le temporel, alors qu'il est facile de les unir.

Tentation d'assigner l'humain et le divin à des sphères incommunicables. Face à cela, le christianisme professe l'incarnation. Le Christ efface les oppositions habituelles entre l'humain et le divin. L'incarnation unit ce que toutes les autres cultures séparent. L'homme n'est plus surplombé par Dieu, il est subverti. Il unit l'humain et le divin dans cette incarnation, et l'homme a aussi la possibilité de se joindre à Dieu (prière, extase mystique, sainteté...).

« L'idée d'incarnation forme un tout avec la secondarité religieuse ; d'autre part, l'idée d'une séparation du temporel et du spirituel forme un tout avec la secondarité culturelle. » p. 207

Rome a deux sources : Athènes et Jérusalem. Mais pourquoi deux ? Pourquoi une des sources n'a pas éliminé l'autre ? L'islam a plusieurs sources, et il les a éliminées. Le christianisme n'a pas jugé utile de refaire ce que d'autres avaient bien fait. Il ne s'est pas surimposé à d'autres civilisations, il s'est greffé à elles. Le christianisme accepte ce qui vient avant lui, il en prend le meilleur, pour partir de cela, le prolonger et l'accroître.

L'athéisme radical est rendu possible par l'idée d'incarnation. Avec l'incarnation, les éléments du monde perdent leur pouvoir. La nature perd ses secrets, la superstition est vaincue. Le risque est donc d'effacer le surnaturel, de ne plus le percevoir ou le comprendre, et donc ensuite d'effacer Dieu.

Le concept de sécularisation est erroné. C'est le passage du sacré vers le profane. C'est l'effacement du divin pour que ne demeurent que le rationnel et le monde. Pour cela il faut que le profane existe, ce qui est loin d'aller de soi. Pour qu'il y ait sécularisation, c'est-à-dire réduction au monde, il faut déjà que le monde existe et que l'on puisse s'y diriger. La sécularisation n'est concevable que par le retrait du divin, ce qui suppose donc qu'il y ait du divin. Le retrait du sacré n'est pas dû au fait qu'il demeure dans son inaccessible transcendance, mais à ce qu'il est pleinement donné. « C'est en se montrant qu'il se cache. » Denys.

Le laïcisme, qui veut bâtir l'histoire en dehors de toute référence à Dieu, n'est donc pas tenable. Il est engagé dans une dialectique qui mène à son autodestruction.

Le christianisme ne révèle pas un texte. Les protestants se trompent en promulguant *scriptura sola* : ils effacent la parole de Dieu incarnée, ils effacent la chair. Le christianisme a un livre, mais il n'est pas une religion du livre. Il est la foi de l'incarnation et de la présence réelle. La Bible est parole de Dieu, mais elle n'est pas la parole de Dieu. La véritable parole de Dieu, pleine et entière, c'est le Christ incarné. Lui seul est le Verbe.

La Réformation a effacé la laïcité, puisque les souverains temporels ont voulu capter le pouvoir religieux, notamment dans la nomination des évêques. L'Autriche et la France ont repris cette tentation, avec le joséphisme et le gallicanisme. La Papauté a combattu pour maintenir la distinction entre les deux corps de l'homme : l'humain et le spirituel. La laïcité imposée par la République, c'est une nouvelle tentative de capter le pouvoir spirituel au profit du pouvoir politique. Dieu est entré dans l'histoire, et Il ne s'en retire pas. C'est notamment le sens de la présence réelle.

Le christianisme, forme de la culture européenne

Le christianisme, par rapport à la culture européenne, n'est pas tant son contenu que sa forme. C'est le christianisme qui a permis aux autres cultures de subsister en Europe. Il a conservé la culture païenne, en lui retirant ce qu'elle avait de démoniaque. Préserver le christianisme en Europe, c'est donc préserver toutes les cultures qui étaient antérieures.

[5/ L'Europe est-elle encore romaine ?](#)

Marcion rejette l'AT pour ne considérer que le Nouveau. De même, aujourd'hui, nous sommes confrontés à un marcionisme politique et culturel. Rejet de l'ancien, du passé, de la culture, pour ne garder que le temps présent, qui serait en rupture avec l'antérieur, et qui serait le bon. C'est le sens du progrès et de la modernité. Rejet de ce qui est antérieur pour ne garder que ce qui est moderne. Le christianisme n'est pas marcioniste : il se bâtit en prenant ce qui est antérieur à lui, en l'assimilant, et en fondant une nouvelle culture.

Aujourd'hui, l'impérialisme semble se limiter à imposer à autrui son propre mode de vie. C'est le mode de vie d'une région géographique précise, et d'un système économique particulier. Du coup, il perd de sa légitimité. Les autres ne veulent pas de ce mode de vie, ils préfèrent le leur. Ils prennent ce qu'il y a de technique, mais rejettent ce qu'il y a de culturel.

La technique moderne repose sur l'idée qu'il faut refaire le monde, donc, c'est que celui-ci est mal fait. La modernité accepte donc les prémisses de la gnose : le monde naturel est mauvais, il n'est pas bon, et l'homme doit le rendre bon.

Perte du contact avec les sources antiques. On oublie Homère et Virgile, Ovide et Thucydide. Cette perte signifie la perte de la secondarité culturelle, c'est-à-dire la perte de la romanité. C'est donc, au sens propre, le retour vers la barbarie. C'est l'appauvrissement de la source antique, le rejet de celle-ci, et donc l'enfermement de l'homme dans la barbarie d'une culture sans lien avec l'antique.

L'Ancienne Alliance n'est pas un passé dont on s'éloignerait mais un fondement permanent. Elle n'entre donc pas dans la dialectique du progrès et de l'historicisation. L'Europe doit être le lieu où l'on distingue le spirituel et le temporel, et le lieu aussi où l'on reconnaît l'union intime entre l'homme et le divin. L'Europe est aussi portée vers l'extérieur et vers la propagation de ses idées. Une Europe qui penserait que sa culture n'est valable que pour elle, qu'elle n'est pas universelle, cette Europe-là n'aurait pas d'avenir.